

## EPISODE 64. DIALOGUES: UNE CONVERSATION AVEC LAURA SPINNEY

*Traduction de la version française par Trint. L'OMS ne saurait être tenue pour responsable du contenu ou de l'exactitude de la présente traduction. En cas d'incohérence entre la version anglaise et la version française, la version anglaise est considérée comme la version authentique faisant foi.*

**Garry Aslanyan** [00:00:08] Bienvenue sur Dialogues, je suis Garry Aslanyan. Il s'agit d'une série spéciale du podcast Global Health Matters. Dans cette série, je vais dévoiler certaines des chambres d'écho qui existent en matière de santé mondiale. Pour m'aider dans cette quête, j'ai invité des personnes attentionnées et curieuses de différents horizons. Chacune d'entre elles a exploré et écrit sur les problèmes de santé mondiale sous différents angles disciplinaires. J'espère que cette série de dialogues vous donnera, à vous et aux auditeurs, l'occasion et l'espace nécessaires pour sortir de votre routine quotidienne et envisager les problèmes de santé mondiale sous un angle différent. Alors, allons-y.

**Laura Spinney** [00:00:56] La grippe a remodelé les populations humaines plus radicalement que jamais depuis la peste noire. Il a influencé le cours de la Première Guerre mondiale et a sans doute contribué à la Seconde Guerre mondiale. Cela a rapproché l'Inde de l'indépendance, l'Afrique du Sud de l'apartheid et la Suisse au bord de la guerre civile. Elle a donné naissance à des soins de santé universels et à des médecines alternatives, à notre amour du frais et à notre passion pour le sport, et elle est probablement à l'origine, au moins en partie, de l'obsession des artistes du XXe siècle pour les innombrables façons dont le corps humain peut échouer. Ce sont sans doute et probablement des qualificatifs indispensables pour parler de la grippe espagnole, car en 1918, il n'existait aucun moyen de diagnostiquer la grippe et donc aucun moyen de savoir avec certitude que c'était bien ce dont il s'agissait. Ce qui est incontestable, c'est que la pandémie de 1918 a accéléré le rythme des changements au cours de la première moitié du 20e siècle et a contribué à façonner notre monde moderne.

**Garry Aslanyan** [00:01:55] Dans cet épisode de dialogue, nous nous tournons vers le langage, la mémoire et les liens qui unissent les pandémies et les gens à travers le temps. Je suis rejointe par Laura Spinney. Laura est journaliste scientifique, romancière et auteure de deux livres, « Pale Rider : The Spanish Flu of 1918 and How It Changed the World » et « Proto : The Hidden Origins of the World's Languages ». Le travail de Laura explore l'histoire, la génétique, la linguistique et l'épidémiologie pour révéler comment les histoires de maladies et de langage façonnent notre compréhension collective de l'humanité. Dans cette conversation, nous explorons comment les pandémies modifient les sociétés, comment les mots et les noms influencent la peur et la stigmatisation, et nous explorons ce que les langues les plus anciennes du monde peuvent nous apprendre sur les liens et le changement. Bonjour Laura, bienvenue dans l'émission.

**Laura Spinney** [00:02:56] Merci C'est un plaisir d'être ici.

**Garry Aslanyan** [00:02:57] Laura, en tant que journaliste, vous avez exploré les racines scientifiques de deux phénomènes mondiaux très différents, la grippe espagnole et les origines de la famille linguistique indo-européenne. Vos deux livres ont une approche interdisciplinaire, combinant des connaissances issues de plusieurs domaines. Dans le domaine de la santé mondiale, nous avons souvent du mal à gérer les choses de manière cloisonnée. De votre point de vue, quelle est la force unique du journalisme lorsqu'il s'agit de briser ces silos ?

**Laura Spinney** [00:03:34] Je suppose tout simplement que je peux parler aux personnes qui composent chacune d'entre elles. En tant que journaliste, je m'adresse résolument au public, mais d'une certaine manière, je réponds à ma propre curiosité quant à ce que montre le tableau dans son ensemble, vous savez, le tableau interdisciplinaire. Mais lorsque j'ai commencé à faire des recherches pour mon livre Proto sur les langues indo-européennes, je m'adressais à des personnes travaillant dans les trois domaines principaux qui contribuent à cette histoire, à savoir la linguistique, l'archéologie et la génétique, et plus d'une fois, l'un d'eux m'a dit, vous savez, nous parlons des langues différentes dans trois domaines. Nous ne nous comprenons pas vraiment. Donc, peut-être d'une certaine manière, je les traduis aussi les uns aux autres de la manière, par exemple, que la première partie de la revue Nature peut être la moitié des actualités pour expliquer ce qui se passe dans les autres sciences à ceux qui travaillent dans un domaine donné. Et, de même pour Pale Rider, je suppose que ma première motivation pour écrire ce livre était de combler un vide dans notre mémoire collective. Mais quand j'ai commencé à lire ce qui existait sur ce sujet en termes de littérature, je me suis rendu compte que c'était plutôt centré sur l'euro ou du moins sur l'Occident, et qu'il y avait aussi une sorte de mépris pour les sciences sociales de la part des sciences biologiques de la vie, une sorte de sentiment qu'elles n'avaient pas tellement d'importance, alors que je pense que nous avons maintenant appris à nos dépens, mais il ressort clairement de l'histoire que les sciences sociales ont beaucoup à nous apprendre sur l'évolution des pandémies.

**Garry Aslanyan** [00:05:13] Donc, intégrer différents types d'aspects en un, c'est vraiment ce que vous avez fait tout au long de ces processus, et c'est très important parce que nous avons un épisode axé sur la communication scientifique et pour nos auditeurs, s'ils veulent y retourner et l'écouter, des sentiments très similaires ont été partagés. Et j'aimerais également en savoir plus sur votre méthodologie et le processus d'écriture de ces livres. Comment procédez-vous pour recueillir les données et obtenir un éventail d'histoires aussi complet ?

**Laura Spinney** [00:05:51] Je veux dire, dans les deux cas, je dois dire que c'est une sorte d'événement fortuit qui m'a permis de me lancer sur cette piste. Ce serait probablement un peu trop long de vous raconter l'histoire de chaque cas, mais pour Proto, par exemple, mon dernier livre vient de sortir, j'ai toujours, c'est le livre sur le langage, j'ai toujours été intéressée par le langage, mais je suppose que c'est plutôt d'un point de vue psychologique ou neuroscientifique, vous savez, comment notre langage est organisé dans cerveau, ce genre de choses. Mais j'étais à l'Institut de Santa Fe à l'été 2022 en tant que journaliste, et cela a été l'expérience interdisciplinaire la plus extraordinaire. Parmi notre groupe, il y avait des linguistes qui, en discutant avec eux, ont pris conscience que cette histoire, cette capacité à retracer les langues préhistoriques jusqu'à leurs origines, était quelque chose qui avait été complètement transformé au cours des 10 dernières années, principalement par l'arrivée de l'ancienne révolution de l'ADN en génétique, mais nous allons y revenir et expliquer pourquoi c'est important, je suppose. Il y avait donc une histoire à raconter, alors c'est comme ça que j'en suis arrivée là. Et puis, l'histoire des langues indo-européennes, c'est quelque chose que les gens étudient et essaient de comprendre depuis 200 ans. Ce n'est donc pas vraiment une nouvelle histoire en soi, et il y avait beaucoup de choses à lire quand j'ai décidé de m'y intéresser. Mais j'ai en quelque sorte pris le taureau par les cornes et je suis allée à ma première conférence de linguistique historique, et les linguistes historiques qui étaient présents m'ont regardé comme si j'étais une sorte d'extraterrestre venu de l'espace et se sont demandé pourquoi j'étais là et pourquoi leur sujet m'intéressait. Mais j'ai pu écouter, entendre comment ils abordaient leur sujet à la lumière de ces autres domaines, des avancées dans ces autres domaines, ce qu'ils tiraient de ces autres domaines, ce qu'ils trouvaient intéressant à leur sujet, ce qu'ils trouvaient ennuyeux chez eux ou ce qu'ils rejetaient, et j'ai pu le constater clairement auprès de mon entourage et des gens ils discutaient de la question de savoir quels étaient les principaux acteurs, quelles étaient les personnes à qui j'aurais besoin de parler.

Ensuite, bien sûr, il y a eu un énorme travail de lecture d'articles, de participation à d'autres conférences, de suivi. C'est un domaine qui évolue très rapidement. C'était certainement à l'époque où je faisais mes recherches et, d'une certaine façon, c'est toujours le cas. Et puis, bien sûr, il s'agit simplement de savoir quelles sont les grandes questions ? Comment les gens s'y prennent-ils ? Quelles sont les différentes approches ? Où se situent les désaccords ? Et le travail habituel d'un journaliste en un sens. Mais je dois dire que le travail habituel d'un journaliste est en quelque sorte sur les stéroïdes, car c'était la mission intellectuelle la plus difficile de ma vie. Essayer de mêler ces trois domaines pour parler d'un sujet, le proto-indo-européen qui est essentiellement hypothétique alors que ces trois domaines ne parlent pas les mêmes langues était pour le moins difficile.

**Garry Aslanyan** [00:08:47] Donc, si nous regardons Pale Rider, il s'agissait d'un compte rendu de la grippe espagnole et de la façon dont elle a façonné les nations, les communautés et les cultures du Nord et du Sud de la planète. L'histoire est rarement racontée à ce point dans ce genre d'histoire ou dans cette seule maladie. Pourquoi était-il important pour vous d'adopter une perspective aussi globale en examinant la question sous différents aspects ?

**Laura Spinney** [00:09:16] Donc, je ne vous ai pas raconté comment j'en suis venue à m'intéresser à la grippe de 1918, je l'appelle d'ailleurs la grippe de 1918, pas la grippe espagnole, même si la grippe espagnole figure dans le sous-titre de mon livre, parce que c'est ainsi que les gens l'ont connue. C'est un terme impropre. C'est un accident historique. Mais en tant que journaliste scientifique, un certain nombre de rédacteurs m'ont demandé de commencer à réfléchir à la manière dont nous pourrions célébrer le centenaire de la Grande Guerre, la Première Guerre mondiale dont je parle, vers 2013, alors que nous essayions de réfléchir à des moyens scientifiques de marquer ce centenaire. On m'a donc confié toutes sortes de missions intéressantes, et l'une d'entre elles a été envoyée dans les Alpes italiennes où, comme dans de nombreuses régions du monde, les glaciers sont en train de fondre. Et dans les Alpes italiennes pendant la Première Guerre mondiale, ils ont mené ce qu'on a appelé la guerre blanche, donc une guerre en altitude. C'était une guerre absolument misérable. Plus d'hommes sont morts de gelures, d'avalanches, etc. que des suites d'un véritable conflit, et ils ont été pratiquement oubliés par les personnes d'en bas. Mais c'était fascinant dans la mesure où ils ont développé toute une technologie de guerre en haute altitude, vous savez, permettant de transporter des objets d'un sommet à l'autre en funiculaire et d'autres choses de ce genre, et tout ce matériel, ainsi que tous les cadavres et les restes humains de ces batailles, en quelque sorte coulés dans la glace où ils étaient très bien préservés jusqu'à ce que les glaciers commencent à fondre maintenant, les glaciers fondent, tous ces matériaux sont en train de fondre, et les archéologues font une course contre la montre pour les collecter et les conserver avant qu'ils ne se décomposent. J'étais donc là-haut sur les glaciers pour écrire sur cet effort. Et j'ai fini par assister aux funérailles de deux jeunes soldats dont les corps avaient fondu à cause de la glace et qui n'ont pas pu être identifiés, dans une petite église en Italie dont le cimetière était plein de personnes qui, de l'avis, venaient de cette sorte de région frontalière, qui pensaient qu'il s'agissait peut-être de nos grands-pères, vous savez, nous ne savons pas qui ils sont mais ils auraient pu être et elles venaient des deux côtés du conflit. C'était incroyablement émouvant. Je me rappelle être rentrée chez moi et avoir dit à mon mari, vous savez, que c'est probablement l'expérience la plus émouvante de ma carrière de journaliste. Il m'a dit, il a réfléchi un moment, et je pense qu'il en a également été très ému, et il m'a dit, vous savez, nous On parle beaucoup de la Grande Guerre, on ne parle jamais de la grippe espagnole, il a utilisé ce nom, mais je pense qu'elle en a tué bien d'autres. J'ai donc fait ma première recherche sur Google et j'ai vu le nombre impressionnant de victimes de la grippe espagnole et j'étais sur la bonne voie pour lire ce livre. Donc, juste pour expliquer que ma motivation initiale pour écrire ce livre était de combler ce vide dans notre mémoire collective. Vous savez, personne ne m'a demandé de souligner le centenaire de la grippe de 1918 et, bien sûr, cela aurait dû être le cas. C'est pourquoi j'ai ressenti le besoin d'écrire ce

livre. Et quand j'ai commencé à lire la littérature qui existait à l'époque, je me suis rendu compte, comme je crois l'avoir mentionné dans la question précédente, que les livres existants, bien qu'excellents, étaient très centrés sur l'Europe et les États-Unis. Il n'aurait pas pu en être autrement, car au moment de leur rédaction, c'étaient les seules données réellement collectées et disponibles. Mais de toute évidence, il était nécessaire d'élargir le champ d'action. Je veux dire, lorsque le centenaire de la grippe de 1918 est enfin arrivé, mon livre venait tout juste de sortir. Il y avait encore des pays dans le monde qui avaient souffert bien plus que ceux d'Europe ou d'Amérique du Nord qui ne savaient même pas qu'ils avaient souffert. L'Inde, par exemple, a subi le plus grand nombre de morts en chiffres absolus de tous les pays du monde, soit 18 millions, selon nos estimations, soit à peu près le nombre de morts estimé pendant toute la Première Guerre mondiale. Il était donc clair que ces personnes avaient besoin de comprendre ce chapitre de leur histoire.

**Garry Aslanyan** [00:13:08] J'ai trouvé intéressant de lire des informations sur les épidémies, sur la façon dont elles ont été gérées à la fois à une époque biblique et ensuite pendant la grippe espagnole, enfin, nous l'appelons toujours, et à quel point elles reflétaient vraiment l'expérience récente de la COVID en termes d'approches. Vous avez écrit ce livre, évidemment, avant la pandémie. Pensez-vous que le fait d'avoir connu cette perspective historique aurait pu aider la communauté de la santé à réagir différemment, par exemple en ce qui concerne l'hésitation à se faire vacciner ou tout autre aspect ?

**Laura Spinney** [00:13:46] En ce qui concerne le comportement humain, il est assez choquant de constater à quel point la recherche est parallèle encore et encore, pandémie après pandémie. Vous savez, nous nous souvenons tous, pendant la phase aiguë de la COVID, du type de remèdes charlatans, des théories du complot, de la sorte de politisation de la réponse et de la pandémie elle-même. Et rien de tout cela n'est aussi vieux que les collines, en fait. Donc, la communauté de la santé, de la santé publique sait qu'elle le sait vraiment, ou si elle ne le sait pas, elle n'a pas vraiment d'excuse. Bien entendu, ce sont souvent, sinon toujours, les politiciens qui prennent les décisions. Vous savez, la communauté de la santé publique a peut-être raison de dire une chose sans se faire entendre. Mais l'idée selon laquelle nous devons commencer à nous préparer non pas lorsque la pandémie éclate, mais bien avant, l'idée selon laquelle nous devons renforcer la confiance de la population avant qu'elle n'apparaisse. Ce sont des choses que les professionnels de la santé publique connaissent très bien. Et, vous savez, pour des raisons complexes, y compris les aspects politiques du problème, cela n'est pas souvent ou pas aussi bien que nous le souhaiterions, disons, qu'il y a eu des oublis assez choquants également de la part de la communauté de la santé publique, je pense, je veux dire, je ne sais pas si vous vous en souvenez, mais en 2019, il y a eu le Global Health Un indice de sécurité a été publié, quel type de mesure.

**Garry Aslanyan** [00:15:28] Hein, pays, non ? Qui se porte bien et qui s'est retrouvé où après la pandémie proprement dite ?

**Laura Spinney** [00:15:34] Je veux dire que le moment était mal choisi pour ceux qui l'ont créé, car il est sorti juste avant, mais vous savez que les États-Unis et le Royaume-Uni étaient en tête. La Chine se situait à 51 ou quelque chose comme ça, les pays africains et de nombreux pays africains se situaient juste en bas de la liste. La Corée et la Nouvelle-Zélande ont également obtenu de bons résultats et, bien entendu, les pays que je viens de mentionner ont souvent obtenu de très bons résultats que les États-Unis ou le Royaume-Uni. Je pense que cela nous indique essentiellement que nous pouvons mesurer la capacité des unités de soins intensifs, l'espace et l'équipement des laboratoires épidémiologiques et tout le reste, la capacité de test, mais ceux-ci ça ne compte pas tant que ça. Nous devons également prendre en compte les éléments difficiles à mesurer, tels que la confiance dans le

gouvernement, la confiance dans les autorités ou l'esprit communautaire, etc., qui, comme nous l'avons vu dans notre toute récente expérience, façonnent la performance énorme d'un pays et avez essentiellement inversé cet indice en termes de qui s'est bien comporté et qui, qui ne l'a pas fait.

**Garry Aslanyan** [00:16:44] Comment pensez-vous que la langue a façonné la compréhension mondiale de la grippe espagnole en tant que maladie qui touche tout le monde ? Dans le livre, vous citez des exemples tels que la langue igbo au Nigeria, qui n'avait même pas de mot dans son lexique pour décrire une telle maladie.

**Laura Spinney** [00:17:02] C'est vrai, je trouve la façon dont la dénomination d'une pandémie est tellement fascinante. Je veux dire, en 1918, vous savez, cela a pris un certain temps et maintenant que nous l'avons vécu, peut-être pouvons-nous comprendre un peu mieux, ou peut-être pas, parce que c'était une époque où les communications étaient beaucoup plus lentes et de plus en plus disparates. Mais au début, les gens ne se rendaient pas compte qu'ils étaient confrontés à une pandémie mondiale. Ils pensaient avoir affaire à de nombreuses épidémies locales qui n'étaient pas nécessairement liées les unes aux autres. Vous savez, lorsqu'il y a une épidémie d'infection quelque part, il faut la nommer assez rapidement parce que vous ne pouvez pas y répondre si vous ne pouvez pas en parler. Donc, tout le monde lui donne un nom à ces différents endroits, mais ce n'est pas le même nom, et ils ne parlent donc pas d'un seul phénomène, même s'ils ont affaire essentiellement à un seul phénomène. Et puis, bien sûr, il faut tenir compte du fait que les gens comprennent les maladies différemment, les gens comprennent les maladies infectieuses différemment, les gens ont des idées différentes sur la façon de les traiter. Ainsi, tous ces types de connaissances filtrés par le langage façonnent la réponse. Et, vous savez, c'est un processus évolutif, mais je pense que le nom est absolument essentiel au comportement qui en découle. Et il est également important de dire que, sur le plan scientifique, je veux dire que le virus était un concept assez nouveau en 1918. La plupart des médecins du monde pensaient qu'ils avaient affaire à une maladie bactérienne. Du point de vue scientifique, du côté des experts, on avait le sentiment que les connaissances devaient évoluer et qu'elles évoluent en temps réel pendant une pandémie.

**Garry Aslanyan** [00:18:46] Vous avez donc déjà mentionné que le nom de la maladie peut avoir des implications considérables d'une certaine manière. Et nous avons parlé de la dénomination de la grippe espagnole et du fait qu'elle ne provenait pas vraiment d'Espagne. Comment pensez-vous que le langage que nous utilisons à propos des maladies contribue à la peur, au contrôle, à la stigmatisation et à tous les autres aspects réellement liés à la façon dont la maladie est nommée ?

**Laura Spinney** [00:19:14] Je veux dire, l'exemple classique est le VIH, non ? Cette maladie, lorsqu'elle a été décrite pour la première fois, était qualifiée de déficit immunitaire lié à l'homosexualité, ce qui était une catastrophe à bien des égards, non seulement parce qu'elle stigmatisait la communauté homosexuelle, mais aussi parce qu'elle avait fait croire aux hétérosexuels qu'ils n'étaient pas à risque et qu'il s'agissait d'une maladie minoritaire. Les ressources consacrées à l'étude de cette maladie étaient donc insuffisantes. Vous pouvez donc comprendre à quel point ces noms peuvent mettre les gens sur la mauvaise voie, mais c'est un dilemme difficile à résoudre car, comme je l'ai dit, vous devez le nommer très tôt afin de mobiliser les gens et de les amener à discuter de la meilleure façon de réagir. Mais comment trouver un équilibre entre ces deux éléments, la nécessité de nommer une maladie dès le début alors que vous n'en savez pas nécessairement beaucoup à ce sujet. Et il est très difficile de ne pas stigmatiser ou induire en erreur. En 2015, l'OMS a élaboré un ensemble de directives sur la façon de nommer les maladies. Et je pense qu'ils étaient très, vous savez, lucides et ouverts à ce sujet, ils se sont rendu compte qu'ils ne pouvaient pas tout faire exactement comme il faut. Ils voulaient juste, je pense, éviter les pires fautes de dénomination, vous savez, le genre de nom le plus

stigmatisant. Donc, vous savez, par exemple, l'une des directives était de ne pas distinguer des lieux, des espèces ou des groupes humains en particulier, vous savez, identifiés par leur sexualité, leur religion ou leur culture, dans le nom. Mais même à ce moment-là, ce qui pourrait être une suggestion assez anodine, a été critiquée par certaines personnes qui ont dit, eh bien, si vous donnez à des maladies des noms très fades, vous savez, avec plein de noms latins compliqués de microbes et de chiffres, etc., vous utilisez des lettres grecques, les gens les oublieront, ils seront oubliables, ils ne pourront pas en parler ou s'en souvenir. Il est donc difficile de bien faire les choses, mais nous devons clairement essayer d'éviter autant que possible de stigmatiser.

**Garry Aslanyan** [00:21:21] Écoutons un extrait de votre livre.

**Laura Spinney** [00:21:25] Le sanskrit, le grec, le latin, le norrois et l'anglais sont tous issus d'une langue beaucoup plus ancienne, le proto-indo-européen, de Proto, qui signifie premier, et les Indo-Européens, la famille à laquelle appartiennent ces langues. Les locuteurs du proto-indoeuropéen, qui n'étaient peut-être que quelques dizaines au départ, vivaient entre l'Europe et l'Asie et dans la région de la mer Noire. Eux aussi adoraient Father Sky. Il y a environ 5 000 ans, leur langue a explosé à partir de son berceau de la mer Noire, s'étendant d'est en ouest et se fragmentant au fur et à mesure. En l'espace de mille ans, sa progéniture pouvait être entendue de l'Irlande à l'Inde. Le big bang des langues indo-européennes est de loin l'événement le plus important des cinq derniers millénaires dans le vieux monde. Il a fallu encore trois mille cinq cents ans et l'invention du navire de haute mer. Mais après 1492, certaines de ces langues se sont implantées dans le nouveau monde et, à partir de là, elles se sont à nouveau développées.

**Garry Aslanyan** [00:22:26] Ainsi, dans votre livre, Proto, vous explorez les origines des langues indo-européennes et de la famille et vous montrez comment, bien que cette langue n'ait jamais vraiment été écrite, de nouvelles recherches génétiques archéologiques nous aident à retracer où tout a commencé. D'où vient cette langue et comment est-elle devenue la base des langues parlées par plus de trois milliards de personnes aujourd'hui.

**Laura Spinney** [00:22:57] Tout d'abord, je pense qu'il est important de dire ce que nous entendons par famille indo-européenne et c'est celle-ci, vous savez, un tas de langues, il y en a 400, y compris des dialectes qui sont encore parlés aujourd'hui, qui sont tous considérés comme descendants d'un seul ancêtre commun et ils incluent l'hindi, l'espagnol, l'anglais, le russe, des centaines d'autres, donc c'est assez diversifié. C'est la plus grande famille linguistique au monde, que l'on la mesure en fonction de la répartition géographique ou du nombre de locuteurs, près de la moitié de l'humanité parle cette langue. Et il a été défini par des polyglottes, des personnes parlant de nombreuses langues qui remarquent des similitudes entre ces langues, n'est-ce pas ? Et l'observation est finalement devenue une comparaison systématique, afin qu'ils puissent commencer à dire quand ces langues divergeaient, lesquelles sont apparues en premier, lesquelles sont apparues après, la distance relative qui les séparait, puis les tracer dans un arbre généalogique, en remontant à cet ancêtre hypothétique, que nous appelons proto-indo-européen, de proto signifiant premier et indo-européen au nom de la famille. Et juste pour illustrer ces similitudes, mon exemple préféré, et celui que je donne dans le livre, est celui du dieu le plus puissant de l'ancien panthéon indien, dont le nom était Dyaus Pita, qui signifie littéralement « père ciel », ou en fait, littéralement, « père ciel », mais en anglais, nous dirions « père ciel ». Et si vous pensez au dieu le plus puissant du Panthéon romain, c'était Luppiter, alors anglicisé sous le nom de Jupiter, ou en grec ancien, c'est Dyeus Pater, souvent abrégé en Dyeus, ou en anglais, Zeus. Ainsi, en grec, en sanskrit et en latin, vous pouvez déjà constater des ressemblances familiales et, au fil du temps, les linguistes ont étendu cette question à cette très grande famille que nous appelons indo-européenne et, en plus d'être capables de construire l'arbre généalogique de cette famille

linguistique, ils ont également pu, grâce à cette comparaison très systématique et minutieuse, reconstruire certaines étendre la langue ancestrale que nous appelons proto-indo-européen, ce n'est pas un exercice hypothétique car le proto-indo-européen est une langue disparue depuis longtemps qui n'a jamais été écrite. L'écriture a été inventée, comme vous le savez, il y a probablement environ 5 000 ans, et la plupart des premières langues indo-européennes n'étaient pas écrites. C'était donc une langue préhistorique qui est littéralement une langue antérieure à l'histoire, et tout ce que nous pouvons faire, c'est deviner à quoi cela ressemblait et en quoi consistait son vocabulaire, mais nous pouvons le deviner avec un assez bon niveau de confiance dans certains cas, et les linguistes ont constitué un vocabulaire d'environ 1 600 mots correspondant à un véritable squelette de cette langue, et à partir de ce squelette, parce que la langue reflète le monde dans lequel vivent ses locuteurs, nous parlons de choses qui comptent pour nous, ils peuvent dire certaines choses sur qui étaient ces personnes, comment elles ont vécu, ce qu'ils savaient en termes de technologies et d'autres choses, puis ils ne peuvent pas s'adresser aux historiens parce qu'il n'y a pas de documents historiques, mais ils peuvent s'adresser à des archéologues et ils peuvent dire des archéologues, nous pensons à cette langue, dans la mesure où elle a divergé pour donner toutes les langues indo-européennes vivantes et ce que nous savons des taux d'évolution en termes de langage, nous pensons qu'il était parlé il y a entre 5 000 et 10 000 ans. Que pouvez-vous nous dire sur les personnes vivant dans l'ancien monde, en Eurasie, à cette époque, qui savaient ces choses, qui vivaient de cette façon, qui se trouvaient dans ce genre d'espace accidenté, puis qui pouvaient parler à des généticiens et leur demander qui se déplaçait ? Qui a diffusé cette langue partout ? D'accord, et avec l'avènement de l'ADN ancien, qui est la capacité d'extraire l'ADN d'anciens restes humains et de l'analyser, ces migrations préhistoriques peuvent désormais être retracées. Et il s'avère que les locuteurs les plus probables du proto-indo-européen étaient une bande de bergers nomades vivant dans les steppes de l'Europe de l'Est, au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, il y a environ cinq mille ans, ils s'appellent Yamnaya, c'est le nom russe qui fait référence à leur droit de sépulture, ils ont enterré leurs morts sous cette immense sépulture des monticules dans la steppe, ils étaient très mobiles et rayonnaient d'est en ouest. Heureusement, leurs itinéraires migratoires correspondent assez bien à ceux de la diaspora des premières langues indo-européennes. Bien que nous ne puissions jamais le prouver, les Yamnaya semblent être les candidats et les locuteurs les plus probables du proto-indo-européen.

**Garry Aslanyan** [00:27:36] Waouh, c'était vraiment fascinant, et, vous savez, une chose m'est vraiment venue à l'esprit, quand vous avez dit que les polyglottes faisaient des choses différentes, utilisaient des mots différents. Donc, l'une de mes langues maternelles est l'arménien, une langue indo-européenne ancienne et unique, isolée vraiment, car personne d'autre ne parle cette langue. Et c'est ce que j'ai fait, et parce que j'adore apprendre d'autres langues, je l'ai fait assez souvent. J'aime, si vous prenez un mot dans, disons, cœur, et en arménien c'est « sirt », et en sanskrit c'est « hrd », j'espère avoir bien dit, et en proto-indo-européen, je pense que c'est « kerd », ou quelque chose comme ça, et puis en latin c'est « kardia », et puis en grec, non, c'est le grec c'est « kardia », en latin, c'est « cor », puis « cœur » en anglais, et coracao, et alors vous voyez à quel point ces choses sont très similaires. C'est donc vraiment incroyable de pouvoir vraiment voir et reconnaître ce type de schéma linguistique.

**Laura Spinney** [00:28:43] Ces similitudes, oui.

**Garry Aslanyan** [00:28:45] C'est une similitude, exactement, et je me suis toujours demandé, en termes de santé, si ce multilinguisme pouvait améliorer notre approche de la santé mondiale, si seulement nous pouvions nous unir un peu plus autour de ce genre de questions linguistiques. Ce n'était donc qu'une digression pour vous le dire.

**Laura Spinney** [00:29:07] Non, je trouve que c'est une bonne idée, et elle vous donne, je ne sais pas pour vous, mais ça me donne des frissons de penser, vous savez, que le cœur est évidemment quelque chose d'une grande importance pour tout le monde, partout et à tout moment. Un autre mot que j'adore est le mot pour étoile, « hstr », tel qu'il est reconstruit en proto-indo-européen, et « aster » en grec ancien, et « tistrya » en sogdien, qui était une langue des anciennes routes de la soie, et qu'y a-t-il d'autre, « stjarna » en islandais, le même mot essentiellement dans toutes ces langues parce que nous le faisons tous depuis des milliers d'années. J'ai regardé ces choses scintillantes dans le ciel, et je me suis demandé ce qu'elles étaient et ce qui faisait la lumière, et j'ai raconté des histoires à leur sujet. C'est très émouvant, les polyglottes aiment voir les liens, je devrais juste le dire comme une sorte de barre latérale, vous savez, la raison pour laquelle c'est un exercice difficile de distinguer ces ressemblances familiales, c'est parce que les langues ne de nombreuses œuvres telles que les gènes, les mots, les sons et les expressions grammaticales peuvent être empruntées à d'autres langues ou héritées. Une partie du travail du linguiste historique consiste donc à faire la distinction entre ces deux processus, mais il peut le faire, il a des règles pour le faire, il sait comment les sons évoluent au fil du temps. L'exemple que vous avez donné du mot « cœur » est donc excellent, hérité au fil des âges du proto-indo-européen, et je pense que vous soulevez un très bon point, à savoir que les polyglottes, comme vous, voient les liens, les similitudes, lorsque vous regardez la vaste famille des langues indo-européennes, vous vous rendez compte que il y a à la fois une diversité et un chevauchement époustouflants, et c'est parce que nous sommes tous humains, nous vivons tous selon le même schéma corporel de base, nous sommes confrontés aux mêmes dilemmes fondamentaux, et donc vous voyez ce chevauchement, et vous savez que d'une certaine manière, c'est une idée similaire pour les maladies infectieuses, n'est-ce pas ? Je veux dire, au cœur de mon livre, *Pale Rider*, et je l'ai expliqué dans l'introduction, se trouve une idée très simple, c'est la rencontre d'un être humain et d'un virus, n'est-ce pas, mais cette rencontre, telle que façonnée par différents facteurs, climatiques, culturels, religieux, économiques, peut prendre une myriade de formes différentes à mesure qu'elle se répand à travers le monde. Ainsi, le reste du livre, après avoir identifié l'essentiel dans l'introduction, explique comment il a pris ces différentes formes dans différentes parties du monde. Je pense donc qu'il y a beaucoup à apprendre en comparant l'évolution du langage et de la maladie au-delà de la simple dimension de la communication.

**Garry Aslanyan** [00:31:48] Bien entendu, la migration a toujours joué un rôle majeur à cet égard, en façonnant la langue, et les gens se sont déplacés, et vous en avez des exemples dans votre livre, et vous avez mentionné, et comment pensez-vous que la migration actuelle, provoquée par la guerre, le changement climatique et les pressions économiques, affectera l'avenir des langues que nous parlons ?

**Laura Spinney** [00:32:11] Tout au long de l'histoire et de la préhistoire, la migration a été considérée comme l'un des principaux moteurs du changement linguistique, sinon le principal. Cela n'a donc pas cessé d'être vrai, même si nous nous trouvons dans une sorte de territoire relativement inexploité en ce qui concerne l'évolution des langues, et ce depuis quelques siècles, en raison de l'alphabétisation, de la généralisation de l'alphabétisation et de l'écriture, et le fait de disposer de textes et de systèmes d'écriture standardisés tend à ralentir l'évolution de la langue. Ce n'est qu'un facteur, mais il est important. Donc, pour répondre à votre question, la migration à venir aura certainement des conséquences linguistiques. Je pense que personne ne le contesterait. Il est plus difficile de dire ce qu'ils seront, et c'est parce qu'il y a en quelque sorte des forces qui s'y opposent, et nous ne savons pas comment elles vont se développer. Ce qui va se passer à mesure que le changement climatique s'intensifiera est un autre problème intéressant, n'est-ce pas ? Certains prédisent une énorme vague d'immigration vers les régions du nord, les plus froides et les plus riches, en général, du monde, alors que certaines parties du sud deviendront inhabitables. D'autres disent qu'il n'y aura pas une telle

vague, qu'il y aura peut-être de plus petits points de tension, des points de conflit, car le changement climatique déclenche des guerres pour l'eau ou des guerres pour la terre, et ces facteurs déclenchent des migrations de réfugiés. Différents types de scénarios sont prévus à mesure que le changement climatique s'intensifie. Mais quelle que soit la forme que cela prendra, il y aura des conséquences linguistiques, car lorsque les gens se déplacent, les langues ont tendance à changer. En fait, les langues changent de toute façon. Nous ne sommes donc pas encore en mesure de prédire quels seront ces changements. Peut-être que l'IA nous aidera, mais je suis certain qu'ils se produiront.

**Garry Aslanyan** [00:34:19] Écoutons donc un extrait de votre livre.

**Laura Spinney** [00:34:23] À partir des années 1980, une langue impériale a commencé à prendre le dessus sur le terrain, puis à devancer les autres. L'anglais a été, jusqu'à présent, le seul bénéficiaire de la nouvelle ère de mondialisation, la première langue véritablement mondiale. Certains sont allés jusqu'à le qualifier de tueur, au motif qu'il a entraîné l'extinction de nombreuses langues plus petites. Mais ce n'est pas une étiquette qui convient à tout le monde. Salikok Mufwene, linguiste d'origine congolaise à l'université de Chicago, souligne que l'anglais s'est développé principalement en tant que lingua franca. Cela a peut-être restreint d'autres lingua francas, comme le swahili en Afrique ou le malais en Asie, mais cela n'a pas nui aux langues autochtones parlées au quotidien dans ces régions. Cette étiquette géniale reflète une vision très eurocentrique, explique Mufwene, car c'est l'Europe qui s'est spécialisée dans le monolinguisme. Dans une grande partie du reste du monde, le bilinguisme stable, voire le multilinguisme, est toujours la norme. En outre, l'anglais se divise simultanément en variétés qui pourraient un jour ne pas être reconnaissables comme étant la même langue. Alors, est-ce que l'anglais tue, est-ce qu'il est en train de mourir ou est-ce qu'il fait les deux à la fois ?

**Garry Aslanyan** [00:35:41] Une dernière question : l'anglais domine réellement la santé mondiale ou le domaine de la santé mondiale, évidemment pour de bonnes raisons en termes de communication, mais la nécessité de décoloniser la santé mondiale fait l'objet de nombreux débats. Selon vous, comment notre compréhension de la santé et des maladies et les approches que nous adoptons sont-elles influencées par le fait que nous n'utilisons en réalité que l'anglais ?

**Laura Spinney** [00:36:12] Oui, je reviens à l'indice mondial de sécurité sanitaire, qui indique que les pays devraient obtenir de bons résultats, pas ceux qui ont obtenu de bons résultats, les autres se sont bien comportés. Et les langues de ces pays étaient rarement l'anglais, du moins la langue maternelle. Donc, si nous voulons apprendre d'eux, nous devons peut-être adopter une approche plus multilingue, je veux dire que nous ne parlons pas de l'un ou de l'autre ou que nous ne parlons pas de l'anglais ou d'une autre langue. Nous pouvons avoir l'anglais comme principal outil de communication puisqu'il s'agit de la seule langue véritablement mondiale pour le moment, et ensuite, vous savez, avoir des discussions et de la documentation dans d'autres langues également. Je veux dire que l'une des leçons de la grippe de 1918 et de la COVID, c'est à quel point il peut être utile de tirer parti du type de mouvement populaire, de soutien communautaire, de la tendance et de l'instinct des communautés à prendre soin d'elles-mêmes, et cela s'est produit dans de nombreux pays, cela n'a peut-être pas été encouragé aussi bien qu'il aurait pu l'être par les autorités, les gouvernements et si nous voulons l'exploiter, tirer les leçons du passé et exploiter cet instinct des gens à prendre soin des leurs à l'avenir, cela signifie apprendre d'eux et parler leur langue, qui encore une fois n'est pas nécessairement ou même très souvent l'anglais.

**Garry Aslanyan** [00:37:38] Merci, Laura, pour cette discussion passionnante. Personnellement, j'ai beaucoup appris et je suis sûr que nos auditeurs apprécieront cette conversation. Bonne chance dans tous vos projets et projets futurs.

**Laura Spinney** [00:37:50] Merci Et merci pour vos excellentes questions.

**Garry Aslanyan** [00:37:57] C'est ma curiosité pour les maladies et ma passion pour les langues qui m'ont poussé à avoir cette conversation avec Laura. Notre discussion a clairement montré à quel point le langage façonne notre monde et comment nous comprenons la santé, l'histoire et les uns les autres. Laura nous a rappelé que les pandémies ne sont jamais de simples événements biologiques. Ce sont des histoires sociales, politiques et linguistiques qui révèlent ce que nous choisissons de retenir et quelles perspectives nous choisissons de retenir. L'histoire peut être notre professeur pour l'avenir. Lorsque nous nommons des maladies de manière négligente ou que nous racontons leur histoire à travers des lentilles étroites, nous risquons de renforcer la stigmatisation et de passer à côté de leçons vitales pour les personnes les plus touchées. Elle nous a également rappelé que des domaines tels que la santé mondiale, tout comme la langue elle-même, prospèrent grâce à la traduction, au renforcement de la compréhension entre les disciplines, les cultures et les communautés. J'espère que ce dialogue vous incitera à réfléchir aux mots que vous utilisez, aux histoires que vous amplifiez et aux ponts que vous pouvez aider à établir grâce à eux. Pour en savoir plus sur le sujet abordé dans cet épisode, visitez la page Web de l'épisode où vous trouverez des lectures supplémentaires, des notes d'émission et des traductions. N'oubliez pas de nous contacter via les réseaux sociaux, par e-mail ou en partageant un message vocal et assurez-vous de vous abonner ou de nous suivre partout où vous recevez vos podcasts. Global Health Matters est produit par TDR, un programme de recherche coparrainé par les Nations Unies et basé à l'Organisation mondiale de la santé. Merci de m'avoir écoutée.